

Quel avenir pour l'ethnologie au Musée de l'Homme ?

Jean Guiart

Il est difficile de regretter la remise au Gouvernement du rapport de Jacques Soustelle : « *La Recherche française en Archéologie et en Anthropologie* » (1). Enfin le dossier « Musée de l'Homme » est sorti de l'obscurité où tant de gens prétendaient le maintenir, et l'institution fondée par Paul Rivet et Marcel Mauss est présentée pour la grande chose qu'elle a été, et qu'elle doit être. C'est donc bien le moment de reprendre la balle et de ne pas laisser mourir le débat.

Bien des choses ont été relevées, dans le document en référence, auxquelles mon accord est acquis. Je n'en ferai pas la liste. Je voudrais tenter d'aller au-delà de cette synthèse, aussi convaincante soit-elle, pour présenter le fruit d'une réflexion et d'une expérience, personnelles, de l'ethnologie et de la muséographie, nées au début de 1944 au Musée de l'Homme, poursuivies depuis trente ans sur le terrain et à Paris, et dont le contenu est la raison de ma présence au lieu où j'avais été formé au départ.

Le jugement de l'autre

Je prendrai pour exergue un texte tout récent, de la plume d'un chercheur polynésien, tongien pour être plus précis, Epeli Hau'ofa (2), ethnologue de formation et de profession, critiquant un article, devenu classique, de l'américain Marshall Sahlins, décrivant le *big man* (3) : terme du vocabulaire européen classique pour désigner un Mélanésien en position dominante. Voici tout d'abord la traduction du passage de Sahlins :

« Ici je trouve utile d'user d'images — sont-elles des caricatures ? — empruntées à notre propre histoire pour caractériser les Big men et les chefs. Le Big man mélanésien semble si complètement bourgeois, si plein de réminiscences de notre propre et rude héritage de libre entreprise. Il combine en lui-même un intérêt proclamé envers l'intérêt général avec une très grande mesure de ruse et de calculs économiques appliqués à son propre intérêt. Son regard... est fixé sans faillir sur le hasard qui lui con-

vient le mieux. Chacune de ses actions publiques est conçue en vue d'une compétition et d'une comparaison oblique avec d'autres, en vue de constituer un statut au-dessus des masses, qui soit de son propre fait... ».

Et voici le commentaire annoncé : « *L'auteur nie que les leaders mélanésiens traditionnels aient le moindre intérêt authentique au bien-être de leur peuple et considère que leurs actions publiques n'ont d'autre motif que l'égoïsme. C'est un essai intelligent, insultant et dépourvu de réflexion... Cela appartient à une longue suite de littérature sur l'Océanie remontant à au moins deux siècles — écrite par des explorateurs, des navigateurs, des peigneurs de plages, des missionnaires, des fonctionnaires coloniaux et d'autres, qui ont établi le romantisme des Polynésiens et le dénigrement des Mélanésiens... Ainsi après des décennies de recherche ethnologique sur le terrain en Mélanésie nous ne produisons que l'image de gens qui se combattent, entrent en compétition, commercent, échangent des dots, agissent au sein de rituels, inventent des cargo-cults, copulent ou pratiquent la sorcellerie les uns avec, ou contre, les autres. Il n'y a presque rien dans la littérature qui indique si ces gens éprouvent des sentiments tels que l'amour, la bonté, le respect de l'autre, la charité, etc. Nous ne pouvons apprendre des écrits ethnographiques si les Mélanésiens ont le sens de l'humour. Nous savons peu de choses de leurs systèmes éthiques, et particulièrement de leurs idées quant au bien et au mal, ou de leurs philosophies.. Nous avons ignoré leurs gestes physiques, leur comportement corporel, leurs systèmes de communication non verbaux. En présentant une vision incomplète et déformée des Mélanésiens nous avons abâtardi notre discipline, dénié aux gens des aspects importants de leur humanité et avons ainsi contribué innocemment à perpétuer les stéréotypes scandaleux construits à leur propos par les étrangers ignorants vivant au milieu d'eux... ».*

A cette diatribe courtoise — Epeli Hau'ofa indique qu'il a été reproché à son texte de n'être pas assez per-

cutant — une bonne conscience méprisante est la réponse fréquente. Je suis, quant à moi, solidaire de l'accusation, l'ayant formulée sous d'autres formes il y a un certain temps déjà (4), bien avant que se généralisent de telles critiques.

Epeli Hau'ofa a malheureusement raison, et dans ce cas particulier, et dans le fait qu'il y a trop souvent, en filigrane, dans les descriptions fournies par les spécialistes européens, la reprise en un langage précieux des stéréotypes européens courants sur l'homme de couleur. J'ai quelques raisons personnelles d'avoir cru échapper à ce danger — j'en suis moins sûr aujourd'hui — mais j'ai conscience de ne pas avoir été toujours assez vigilant sur ce point, qui mériterait une analyse serrée pour montrer comment, auteur après auteur, les *a priori* du groupe dominant transparaissent sous l'apparence du langage scientifique. Il y a d'ailleurs d'importantes variations, à la fois chez les auteurs et chez ceux qui ont été l'objet de l'étude. Il y a même des raisons qui font que les Mélanésiens de Nouvelle-Calédonie acceptent encore que certaines choses soient dites et publiées, parce qu'elles sont liées au sol et à leur revendication permanente du retour des terres dont ils ont été spoliés, alors que leurs frères aux îles Loyalty commencent à contester qu'il y ait intérêt à laisser recueillir les diverses variantes de leurs mythes parce qu'ils ne veulent plus les voir publiées, de par les conséquences possibles au niveau des tensions politiques et économiques intérieures à la société locale. L'ethnologue est plus que jamais condamné à marcher sur des œufs...

(1) *La Documentation française*, Paris, 1975, 121 p.

(2) *Anthropology and Pacific Islanders. Oceania*, 35, 4, Sydney, juin 1974, pp. 283-289.

(3) Sahlins (M.-G.) — Poor man, Rich man, Big man, Chief: Political types in Melanesia and Polynesia. 1963, p. 164 — in: *Readings in Australian and Pacific Anthropology*. Melbourne University Press 1966.

(4) Cf entre autres : Guiart (J.) — *Clefs pour l'Ethnologie*. — Paris, Seghers, 1971.

ORSTOM Fonds Documentaire

N° 8

22912

Cote 5

B

Notre auteur tongien continue en décrivant comment, à l'Université de Papouasie—Nouvelle-Guinée, les étudiants se sont précipités sur les cours d'ethnologie, pour les abandonner plus tard devant le langage ésotérique qui leur était proposé pour l'analyse de leur propre culture. Cette réaction, répétée ailleurs, aboutit à une contestation générale de l'ethnologie par les jeunes intellectuels, contestation qui n'est pas, comme on pourrait le croire, politique, mais fondée sur une révolusion devant la façon dont les observateurs occidentaux ont cru devoir présenter les cultures qui leur étaient étrangères.

John Kasaipwalova, jeune dirigeant politique aux îles Trobriand, écrit : « ...Si nous devons nous fonder sur les travaux ethnologiques pour définir notre histoire, notre culture et notre futur, alors nous sommes perdus... » (1). Cette déclaration n'est pas sans valeur symbolique, soixante ans après l'irruption des îles Trobriand dans la culture universelle. On m'a reproché vigoureusement d'aller trop loin, d'avoir mauvaise conscience au-delà de ce qui serait justifié et de mettre en danger la famille intellectuelle à laquelle j'appartiens. Je prendrai donc, pour me faire mieux comprendre — car il est si aisé de critiquer autrui — deux exemples qui me tiennent de près, pour montrer combien, avec la meilleure volonté du monde, on peut se laisser aller à affirmer ce qui apparaît, à la réflexion, comme une erreur scientifique.

Il s'agit du village natal de mon épouse, Kejany, dans le district de Lösi, Lifou, aux îles Loyalty. J'ai décrit ce village mélanésien, étudié par moi avec le plus grand soin, comme composé de trois chefferies dont la plus importante était celle des Wahnyamala, la propre famille de ma femme. Je n'ai rien à retirer dans le détail des allégeances, directes ou croisées, et des nuances dans les relations socio-politiques qui constituent, très au-delà de Kejany et au-delà des frontières théoriques du pays de Lösi, la constellation propre aux Wahnyamala. Mais affirmer qu'ils constituent à Kejany la principale chefferie revient à se fonder sur la seule

situation coloniale. En effet Kejany est un village de regroupement chrétien. Avant 1870, les habitants étaient dispersés, chacun sur les terres de son clan et il n'y avait donc pas de critère de dimension auquel on puisse faire aisément référence. En prenant sur moi d'affirmer une supériorité — notion contraire au fonctionnement d'une société faite d'autonomies jalousement préservées — je portais un jugement de valeur, me faisais plaisir à moi-même, et raisonnais en observateur extérieur en fonction d'une réflexion encore peu élaborée.

La chose allait plus loin, et c'est l'intérêt de l'exemple. Dire que les Wahnyamala étaient les plus importants, c'était aussi poser l'infériorité des deux autres groupes prétendant constituer chacun une chefferie rivale, les Huliciya et les Sasali. L'administration coloniale avait joué de ces rivalités puisqu'à un moment, Noeja Wahnyamala, oncle maternel de ma femme, avait été arrêté, jeté dans les fers, et remplacé comme chef titulaire par le Huliciya du moment. Un problème était celui de l'antériorité de l'un par rapport à l'autre. Wahnyamala, inclus dans la geste des *lue jajiny*, les deux filles, à l'origine des chefferies dites aînées et cadettes du district de Lösi, se réclame d'un *ten adro*, d'un maître du sol, Pitra, qui l'aurait reçu et lui aurait remis les terres et le pouvoir. Mais Huliciya, que l'on dit issu d'une branche cadette des Huluhnèp, de Wedrumel, dans le district voisin de Gaica, et venu à Kejany pour y affirmer une indépendance nouvelle — mais Kejany n'existait pas — se réclame d'un autre maître du sol, Hlonu. On dit alors que Hlonu serait le cadet de Pitra.

Pris à la gorge par les discussions familiales à ce propos, j'ai manqué de patience et de tact. J'ai voulu mettre les uns en face des autres pour obtenir des éclaircissements. J'ai bien réussi à faire un coup de force et mettre Wahnyamala en présence de Huliciya dans la grande case ronde qui était la demeure du premier. Il n'en est rien sorti de bon, Huliciya affirmant une origine extérieure (l'île d'Ouvea) pour les Wahnyamala — ce qui était une insulte —, Wahnyamala

s'en tenant à la version reçue dans son clan pour l'origine des siens, et ne voulant rien affirmer en la présence de ce dernier qui dans l'instant était son hôte. Quelques années plus tard, j'obtins, de Noeja Wahnyamala, une version de l'origine des Huliciya qui recoupaît une autre version obtenue à l'extérieur ; elle impliquait à la fois une origine extérieure au district (les Angete Jemuj de Hnacaöm dans le district de Wetr), la venue dans la région au nord-ouest de Kejany à la suite de Wazizi Angete Gala Api Wathojè, qui aurait été le premier reçu par Hlonu, avec l'accord de Pitra, puis de Wahnyamala. Cette information avait le mérite de ne poser la comparaison ni en termes de domination, ni en termes d'antériorité. La seule différence était l'affirmation sous-entendue que Huliciya venait d'un autre district (Wetr au lieu de Gaïca), alors que Wahnyamala était issu des relations sexuelles de la cadette des *lue jajiny* avec les génies du sol *wananathin*. L'information spontanée contenait, explicitement ou implicitement, les nuances nécessaires à la vie en commun dans le même village. Chacun s'en tient à sa version sans la proclamer devant la foule. Seul l'ethnologue est si stupidement discourtois qu'il puisse imaginer créer les conditions d'un affrontement pour en obtenir la lumière, et par la suite écrire les choses en des termes tels qu'ils soient reçus comme un emplâtre de sel sur une blessure ouverte (2).

(1) In : « Modernizing » Melanesian Society, why and whom, in : *Priorities in Melanesian development*, Sixth Waigani Seminar, ed. by R.J. May.

(2) Guiart (Jean) — *Structure de la chefferie en Mélanésie du Sud* — Institut d'Ethnologie, Paris 1963, p. 481, §§ 1 à 3.

Définition du problème

Tout le problème est là. Longtemps discipline occidentale, sorte de produit de luxe de notre civilisation, l'ethnologie parlait pour elle-même, se refusant les moyens d'être la grande discipline de connaissance qu'elle aurait pu être, et vers quoi portait l'effort des plus grands de ses maîtres. Aujourd'hui les fils des informateurs lisent les monographies... et se révoltent. La contestation de l'ethnologie sur le seul plan politique est moins sérieuse et moins dangereuse qu'on ne pourrait le croire. Elle passera, si nous existons encore. Mais la contestation sur le fond, sur le contenu du message, risque bien d'être définitive. Et c'est celle-là qui devrait provoquer l'examen de conscience.

En effet, va-t-on ainsi laisser mettre le sceau à une condamnation globale, et classer l'ethnologie comme une survivance coloniale, dont le domaine géographique se réduirait comme une peau de chagrin, et qui ne disposerait, d'ici quelques années, plus que de la France, de l'Europe et de quelques tribus indiennes physiquement incapables de nous résister ? La réaction de beaucoup consiste à fermer les yeux, et à se contenter de chercher un terrain de rechange. Je ne les suivrai pas. Ne serait-il pas plus sain, et fructueux, de chercher les causes profondes de cette situation, de nous remettre en cause et de chercher si notre discipline pourrait survivre à un échec-nillage honnête de tout ce qui est inutile et qui rebute ceux que nous avons, à tort, à jamais cru nos amis ? Et comme l'a bien senti Jacques Soustelle, il est peut-être temps de reconsidérer les procédures de formation des chercheurs, pour les adapter aux difficultés de notre temps ; pour cette tâche, et surtout pour cette réflexion, le Musée de l'Homme ne serait certes pas le plus mauvais endroit. Mais nous le permettrait-on ? Le cadre universitaire strict ne s'est guère montré, même au plan international, apte à provoquer la venue d'hommes et de femmes qui devront désormais, encore plus qu'avant, d'abord être de bon sens, physiquement et psychologiquement aptes à travailler dans des conditions de confort matériel et mo-

ral, et même de sécurité, moins grandes qu'auparavant, et surtout être dépourvus de tout complexe de supériorité intellectuelle. Les besoins et l'effort à entreprendre sont si énormes, le renversement des valeurs en cours si entier, que la notion de l'ethnologie refuge pour ceux qui voudraient fuir leur propre société n'est plus acceptable. Le seul besoin est celui de travailleurs sérieux et productifs.

Un certain passé

Un peu d'histoire récente permettra d'éclairer le dossier, vis-à-vis de notre maison du moins.

Le Musée de l'Homme a été le berceau de l'ethnologie en France. Lorsque j'étais étudiant, il n'était pas imaginable qu'elle ait un autre centre, même si les contingences obligeaient à rechercher, pour la jeune génération, d'autres corps de rattachement : Office de la Recherche Scientifique Coloniale, Ecole Française d'Extrême-Orient, etc.

Les premiers craquements eurent lieu peu après la Libération. La réaction du Dr Rivet vis-à-vis de la proposition de Marcel Griaule d'un rattachement du Musée de l'Homme à la Direction des Musées de France devait tendre à rendre plus difficiles les relations avec la première équipe de recherche africaniste et par voie de conséquence mécanique, ses successeurs. Mais surtout l'intrusion brutale dans nos esprits de toute la recherche anglo-saxonne, sous-estimée dans les années d'avant-guerre, ignorée par force pendant l'occupation et revêtue, *ipso facto*, d'une *aura* après la guerre, devait nous porter à vouloir entamer un dialogue permanent avec nos collègues étrangers, acceptant sans critique leurs prémisses scientifiques et leur mépris de l'ethnographie matérielle. Le Musée de l'Homme en devait devenir lointain, un objet à la fois de respect, pour son passé, et de mépris attendri, pour le présent. Encore aujourd'hui des collègues nous affirment que nous n'avons d'autre fonction que d'être un simple conservatoire d'objets, assorti de la seule bibliothèque de la profession.

L'analyse de cette évolution ressortirait à la sociologie de la connaissance. Elle présente des aspects positifs au plus haut point — l'œuvre de Claude Lévi-Strauss qui, trente ans après Marcel Mauss, nous a rendu un renom international. Elle avait un support objectif : le manque de place pour loger une profession en expansion, situation qui demeure. Nous ne pourrions devenir matériellement le Centre que l'on nous propose d'être parce que nous éclatons déjà aux coutures.

Est-il possible de reconstruire autour du Musée de l'Homme une ethnologie en crise ? Je ne le crois pas. Les chercheurs organisés autour de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales bénéficient d'une organisation structurée, efficace, qui se suffit à elle-même. Le reste est éclaté aux quatre coins de l'horizon. Une part doit se transporter à Sophia-Antipolis, presque aux antipodes. D'ailleurs les tensions sont souvent si grandes entre les hommes, même entre les plus jeunes, qu'on ne les voit guère se mettre ensemble et l'échec éclatant du Centre d'Etudes Sociologiques C.N.R.S., dont l'existence n'est plus qu'administrative, ne porte guère à tenter à nouveau une expérience de ce type.

La vie même du Musée de l'Homme propose une solution au dilemme. A moins de voir ses bâtiments jetés à bas et de nouveaux reconstruits, multipliés par dix, nous n'aurons les moyens d'être autre chose que ce que nous sommes. Mais nous pouvons l'être de façon consciente et réfléchie, plus efficace, et jouer de la qualité plutôt que de la quantité, du rayonnement plutôt que de la masse.

Si le Musée peut caractériser ses trente dernières années de vie par une perte continue de substance — les hommes et les femmes formés en son sein, ou y ayant travaillé quelques années, étant pour la plus grande part partis faire carrière ailleurs — cette tendance aurait pu être, ou pourrait devenir, plus positive que négative. Elle sera négative si l'ethnologie au Musée de l'Homme n'est que la survie de quelques-uns, si elle n'a pas de message à porter à l'extérieur.

Que sommes-nous ?

Or le Musée de l'Homme, malgré les chocs moraux et matériels de ces dernières années, reste une grande maison. Il se trouve que cette maison a été saisie d'une forme d'inhibition. On réclamait au dehors un effort de réflexion théorique, souvent excellent et nécessaire, parfois caricatural, mais qui négligeait la montée des périls. La situation coloniale, que chacun dénonçait aisément, mais dont il vivait néanmoins, est devenue néo-coloniale avant de tendre à s'étouffer à force de contradictions. Dans le grand anathème qui accompagne la recherche actuelle de l'authenticité, l'ethnologie, théorique ou non, risque d'être emportée. Il se trouve que le mépris témoigné au Musée de l'Homme par tant de nos collègues au long de ces dernières années pourrait être notre sauvegarde. Nous représentons une forme de recherche légère à organiser et à supporter, échappant au carcan de la fonction publique coloniale et néo-coloniale, usant de méthodes — l'ethnographie de la vie quotidienne — qui ne portent guère à condamnation et dont les analyses ont toujours été faites de respect ouvert pour les gens, de sympathie active pour leurs besoins, de refus de l'exotisme qui les irrite, et d'émotion devant le moindre de leurs objets familiers. La faiblesse de nos moyens financiers nous a empêché d'avoir partie liée avec la vague de spéculation de ces dernières décades. Le pillage des sculptures funéraires malgaches, gabonaises, binafraises, etc., ne nous a pas profité. L'exaltation de l'art non européen ne nous a jamais été étrangère. Nous avons pu, grâce à notre temporaire retraite, éviter d'être compromis dans certaines opérations hasardeuses de ces dernières années. Si l'on voulait un conseiller politique, on allait le chercher ailleurs, chez ceux qui tenaient le devant de la scène.

Il y a donc là des éléments favorables, mais non suffisants, pour un nouveau départ. Tout en ce bas monde, moyens matériels en particulier, est fonction de l'image que l'on donne et de la crédibilité qui apparaît aux autres. Une discipline cohérente, sûre de méthodes d'approche, de descrip-

tion et d'analyse perpétuellement re-trempées au feu de la critique scientifique, la nôtre et celle de nos partenaires, adaptable aux exigences de ceux qui reçoivent et subissent les chercheurs, capable d'établir un dialogue permanent avec autrui, fait de respect et de fidélité pour les cultures étudiées, a sa place au Musée de l'Homme, dans le droit fil de ses fondateurs. Je ne connais pas d'exemple plus éclairant que celui de Marcel Mauss préparant un cours sur la religion des polynésiens en revoyant lui-même la traduction mot à mot de tous les textes religieux polynésiens connus à ce jour. Aucun peuple ne renie celui qui se penche, honnêtement et avec humilité, sur sa culture, sachant que la connaître à fond est l'œuvre d'une vie et que ce temps ne suffira pas.

Je me refuse à la démission qui consisterait à abandonner les points chauds et difficiles pour attendre ailleurs des temps plus heureux. L'accumulation des chercheurs refoulés du Sud-Est asiatique, de Madagascar et d'ailleurs, est en train de préparer de nouvelles expulsions en d'autres points du globe. Il convient de faire retour sur soi-même pour s'adapter loyalement aux situations nouvelles, où l'ethnologue blanc ne sera plus jamais le maître officiel de son propre jeu. A mon sens le sérieux de nos propres résultats ne pourra qu'y gagner. Au lieu de n'avoir comme pierre de touche que la critique, courtoise, sincère, ennuyée, ou perfide, de nos pairs, nous aurons comme juges ceux qui risquent de pâtir — c'est leur sentiment très fort — du contenu de nos écrits. Bien des choses ne viendront plus sous la plume, même des meilleurs, et ce sera un progrès. Nos besoins particuliers sont d'ailleurs tels que nous ne pouvons échapper à la nécessité du dialogue, même avec ceux qui nous vouent aux gémonies. Tant pis pour notre amour-propre. Nous avons été si souvent, avec la meilleure foi du monde, si cruellement blessants...

Avoir accumulé deux ou trois siècles de collections est le fait des circonstances. Mais que 70 % de nos séries soient entièrement dépourvues de documentation solide crée un besoin. Y pourvoir nécessite de passer par les conditions qui nous seront imposées. Notre vocation est d'être au service des cultures autres que françaises, non d'en être les grands maîtres. Il n'y a pas de nation qui ne puisse, et ne doive, tôt ou tard, prendre conscience qu'il est de son propre intérêt de voir sa civilisation entrer dans le spectacle chatoyant, éblouissant même, produit par l'accumulation et la diversité des cultures créées par l'homme. Ses propres chercheurs sauront apprécier qu'une relation égalitaire, faite d'un échange de prestations soigneusement appariées, remplace l'ancienne relation de domination. Il n'est que de se décider à comprendre que certains discours leur sont à jamais insupportables. Et de ne plus s'y risquer.

Un pas de plus, expérimenté sous d'autres cieux — il m'a fourni les résultats les plus aisés de ma carrière — est de reconnaître que le comportement le plus fructueux consiste à considérer les membres de la société étudiée comme étant plus que des partenaires à part entière. Ils sont nos maîtres et nous ne pouvons être que leurs disciples. C'est à eux de prendre les décisions essentielles aussi bien que quotidiennes, tant au niveau de l'enquête de terrain que de celui de l'écriture et de la publication. Ils seront désormais — on l'avait oublié — notre principal public. Ainsi établirons-nous avec eux le fondement le plus sûr pour une tâche impossible à terminer, mais qui une fois entreprise en mettant sa vie entière en cause, assure d'extraordinaires satisfactions intellectuelles, et des émotions du même ordre.

On me dira que cela est du sentimentalisme. Bien sûr que non, parce que recouvrant des comportements quotidiens très précis et une méthodologie de terrain qui se fonde sur des principes fermes, introduits au fur et à mesure de leur acceptation par ceux qui les subissent : approche dès le départ par les textes vernacu-

lares, traditionnels et modernes ; intérêt réaffirmé pour la vie technologique, avec tous les apports de méthode et d'analyse assurés par les sciences naturelles ; inventaire de tous les aspects, même apparemment mineurs, de la vie quotidienne ; relevé de tout ce qui s'établit dans l'espace habité, cultivé ou parcouru ; établissement de couvertures généalogiques exhaustives en relation avec le travail des généticiens, etc.

Pour prendre un seul exemple, il n'est pas possible d'analyser le symbolisme d'une forme de manifestations esthétiques sans avoir recours, au-delà de l'ethnographie des phénomènes, à l'analyse minutieuse du *corpus* le plus large possible de textes, en langue vernaculaire, relevant de la tradition, de façon à établir le système complet des symboles de la culture en question, et y intégrer, à ce moment, les objets étudiés. Ce qui peut prendre plusieurs décades de l'activité d'une équipe de recherche.

Par contre, ce qui est à proscrire, c'est la méthode classique de l'enquête ethnographique par questions incessantes infligées à un informateur assis à vos pieds, de forme quasi policière et éprouvée comme telle quoi qu'on en ait.

Mais, me dira-t-on, où est le Musée de l'Homme dans tout cela ? Inventeur en France de l'enquête sur le terrain, notre maison ne survivra qu'en la multipliant, patiemment, pour boucher les trous énormes nés de notre affligeante ignorance. Mais aussi en s'organisant pour assurer un service apprécié aux nations qui nous font vivre, sans le savoir ou sans le vouloir.

Je n'accepte pas l'idée de cacher en tremblant nos richesses, de peur qu'on ne s'avise de les réclamer comme bien mal acquis, ce qu'elles seraient effectivement si nous cédions à la panique. Quel intérêt pour l'homme universel y a-t-il dans l'accumulation d'objets, inutiles si nous ne compensons pas un droit de rencontre par un travail véritablement scientifique as-

surant la connaissance qui pourra seule justifier la possession ? De façon évidente, cette connaissance, nécessaire au plan international, exige que nous en poursuivions la quête avec ardeur. Il faudra plusieurs générations de chercheurs pour mener à bien cette tâche. S'il est manifeste que là est notre vocation, et que nous nous sommes mis au travail en pleine clarté, et de façon cohérente, nous serons pris au sérieux et les moyens seront trouvés. Si nous considérons que la puissance publique nous doit ces moyens, en quelque sorte de fondation, et que nous les exigeons sans avoir fait la démonstration de capacités et d'une efficacité renouvelées, nous ne serons rien d'autre que quelques-unes des pièces d'un puzzle livré à un Prométhée administratif ou ministériel.

Le cadre

Cette vocation assurée et reconvenue, dans quel cadre matériel convient-il de la traduire ? Et de quelle façon précise ? C'est ce que nous allons examiner.

Pour moi le cadre institutionnel ne pose pas de problème. C'est celui du Muséum National d'Histoire Naturelle. Je ne crois guère aux résultats de manipulations autoritaires d'institutions scientifiques, ni à l'efficacité de la méthode bien française qui consiste à chercher dans une forme juridique le moyen de guérir une maladie de l'âme. Je ne crois les institutions scientifiques viables que si elles sont suffisamment diversifiées pour assurer le moyen d'une coopération multidisciplinaire, et suffisamment larges pour que l'établissement d'une politique générale puisse permettre de dominer les dissensions individuelles. En général, ce ne sont pas les instruments qui pèchent, mais la façon de s'en servir. Encore faut-il assurer les conditions de la bonne marche des instruments. Or une partie des moyens de notre recherche se trouvent dans toute une série d'autres laboratoires du Muséum.

L'expérience montre que pour assurer une collaboration régulière qui ne nécessite pas des mois de négociations au préalable, il faut faire partie de la même maison. Malgré notre désir, nous n'avons aucun lien réel avec l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, sinon par les deux présences, hebdomadaire ou quotidienne, de M. Jacques Soustelle et Mme Annette Emperaire : Paris est grand et il n'y a que vingt-quatre heures dans la journée. Le Muséum est pour moi gros d'extraordinaires potentialités scientifiques. S'étant débarrassé, dès avant la Libération, des responsabilités coloniales sur le dos de l'ORSTOM, et s'étant ainsi maintenu dans l'affirmation d'une vocation universelle, le Muséum reste le cadre de départ le plus propice au développement d'une part non négligeable de l'action de l'Ecole Française d'Ethnologie, outre-Rhin, outre-Méditerranée aussi bien qu'outre-Atlantique et qu'en France même.

La gestion

Les problèmes de gestion amènent à la même conclusion. Réduit à ses propres forces, le Musée de l'Homme végèterait. Je ne vois pas comment les pouvoirs publics trouveraient la motivation de nous tirer la tête hors de l'eau, après les années du déclin, et devant la contestation de l'ethnologie pratiquée par les élites de l'ensemble du Tiers-Monde, si nous ne sommes pas partie intégrante d'un effort scientifique plus vaste et plus diversifié. De même, dès que nous avons un problème financier sortant de l'ordinaire, nous sommes bien heureux de pouvoir tableer sur le recours à une masse budgétaire suffisamment considérable pour y accrocher des opérations échappant au train-train quotidien. Si un problème délicat se pose pour faire échapper un membre du personnel à une impasse, on ne le règle le plus souvent que par une opération triangulaire jouant du nombre et de la diversité des statuts des personnels Muséum, CNRS, ou gérés par le Rectorat, qui sont affectés au Muséum dans son ensemble. Et je ne vois aucun intérêt à nous priver des services amicaux et efficaces des services ad-

administratifs centraux du Muséum. Je les ai toujours trouvés bienveillants, et si un reproche peut leur être fait, ce n'est pas de gêner le Musée de l'Homme, c'est de n'en pas avoir contrôlé d'assez près la gestion. La leçon des affaires de ces dernières années, et dont la presse a parlé, implique un respect rigoureux des procédures légales en matière d'administration et de comptabilité publique, la souplesse nécessaire ne pouvant alors se retrouver qu'en jouant des multiples possibilités d'une structure large et diversifiée, ce qu'est le Muséum, et ce que ne serait pas le Musée de l'Homme dans un rôle d'orphelin.

Refus de l'isolement

Sur le plan scientifique, l'expérience amène à considérer que tout isolement des sciences humaines les condamne à la stérilité scientifique. Les observations les plus fécondes, je les ai faites après avoir écouté, et en partie compris, les éléments de connaissances que pouvaient m'apporter des botanistes, des pédologues, des zoologues, des généticiens, etc. L'homme ne peut être replacé dans sa société si n'est pas compris dans ses moindres détails l'effort de celle-ci pour échapper aux contraintes du milieu, pour s'en faire un instrument. La collaboration des ethnologues avec les divers spécialistes de l'écologie ne fait que commencer. Elle a ouvert déjà bien des horizons. Une critique énergique des moyens utilisés, et des résultats, doit permettre d'aller beaucoup plus loin, évitant ainsi le piège des idées trop simples et trop générales. Ce sera peut-être autant un travail collectif que celui d'une discipline charnière.

Les relations entre les sciences humaines et les sciences de la nature s'établissent sur deux plans, au plan général d'abord, au plan de l'immédiat ensuite (1).

1. Au plan général et dans la perspective de l'évolution, l'homme est inséparable du reste de l'univers vivant; il représente l'émergence de la conscience dans l'évolution de la nature. Il y a singularité de l'homme, mais c'est

qu'il est à la fois la nature et autre chose que la nature.

2. Au plan de l'immédiat, on peut penser à toutes les informations utiles, à toutes les déterminations demandées aux naturalistes. Ce n'est pas peu de choses. Du point de vue de l'ethnologue, il n'est pas possible d'analyser le fonctionnement d'une société — sinon de façon littéraire et artificielle — sans avoir délimité tout d'abord les zones et les niveaux d'intervention des facteurs de contrainte qui pèsent sur cette société : les constantes climatiques et leurs variations (on a vu ne pas pleuvoir pendant plus d'un an en zone tropicale humide); la différenciation de la valeur des sols et les limites des possibilités effectives, connues et pratiquées, de leur amélioration; l'interférence entre la faune et la flore, autochtones et introduites; les relations subtiles entre la densité des habitats humains possibles, la surface des terres émergées, leurs dimensions, leur relief, l'accessibilité des côtes et leur possibilité de supporter aisément ou non l'homme, en fonction de la technologie du moment.

Toutes les disciplines des sciences naturelles sont amenées à concourir à l'information nécessaire, aussi bien qu'à l'expérience. Les sociétés humaines ne sont en effet ni stables ni figées; chaque observation est un moment partiel saisi dans le cours d'un processus constant d'évolution. Le spécialiste de sciences humaines est bien incapable de s'y atteler seul. Des questions aussi cruciales que celle des itinéraires des migrations humaines à la surface de la planète nécessitent non seulement l'intervention de l'archéologue, mais aussi celle du généticien, pour déterminer avec précision l'origine et la diffusion des plantes cultivées. Sans ce dernier spécialiste, on en reste indéfiniment au domaine des hypothèses, le plus facile et le moins satisfaisant qui soit. Où le bananier est-il devenu porteur de fruits sans graines? Les pérégrinations du maïs concordent-elles avec les idées des archéologues spécialisés dans la Méso-Amérique? Quel ordre pourra-t-on mettre dans la multiplication attestée des clones d'ignames dans l'hémisphère sud?

Inversement il arrive que le spécialiste de sciences naturelles se passionne pour les taxinomies vernaculaires, à la recherche d'une connaissance empirique — du même ordre que la plus grande partie de notre connaissance médicale — qui lui pose des questions à résoudre, ou lui apporte des éléments de réponse à celles qu'il se posait. L'ethnologue ajoute que l'étude des taxinomies ne saurait être une fin en soi, parce qu'elles s'intègrent à un système symbolique général de la culture, qu'elles fondent en grande partie d'ailleurs, et qui ne saurait être connu qu'après le recueil exhaustif et l'analyse aussi fine que possible de l'ensemble des textes en langue vernaculaire constituant le *corpus*, oral ou écrit, de la tradition d'un peuple.

Autre exemple: le botaniste et l'ethnologue sont intéressés au même titre à l'observation du frottement du monde végétal et humain, à l'extraordinaire capacité d'observations, d'expériences et d'introductions auxquelles se livrent spontanément, et sans que rien les arrête, les membres de tant de vieilles sociétés agricoles, nomades ou forestières. La connaissance des usages et des vertus des plantes existe universellement, la recherche la plus moderne ne fait que partir de la connaissance des autres, dont l'accès est le moyen le plus économique pour déterminer des voies de recherche d'importance essentielle et pas seulement par la pharmacopée (cf aux Etats-Unis l'utilisation de la *Labrea*, empruntée aux Indiens pour empêcher le beurre de rancir; la recherche pharmacologique, sur les stérilisants par des découvertes anciennes de gens prétendus primitifs). Nous vivons encore en grande partie sur l'agriculture néolithique. Les peuples ont tout essayé et à peu près tout découvert.

(1) A partir de cet alinéa et jusqu'au sous-titre suivant, ce texte a été rédigé en commun par J.F. Leroi, Professeur de Phanérogamie au Muséum National d'Histoire Naturelle, et J. Guibert.

Ce n'est que par le recours à ce que peuvent lui apprendre le zoologue et le spécialiste de l'étude des polens, en même temps que par un travail approfondi sur l'habitat et l'agriculture, dont tout ce qui touche aux limites et aux surfaces exploitées, que le préhistorien et l'archéologue peuvent échapper à l'image des reconstructions romancées, donnant autant dans la sauvagerie que l'idée qu'on a longtemps cru pouvoir se faire des sociétés non occidentales échappant à l'aire d'influence des systèmes religieux classiques. Déjà il n'est plus possible d'établir, au plan de la psychologie, et même de la sociologie, une coupure nette entre le monde animal et l'homme. La rationalité n'est plus, au niveau du comportement, propre à l'homme seul, et ce dernier n'en est plus à se croire supérieur à sa compagne. Là où il n'y a plus de frontières, ce serait vouloir revenir en arrière que d'en établir à nouveau.

Quel programme ?

De quelle façon maintenant ? Ce point n'est pas sans importance, quand ce ne serait que pour rassurer les groupes divers de collègues sur nos intentions. Les chercheurs et les universitaires craignent, depuis toujours, l'impérialisme d'autrui.

La vocation matérielle du Musée de l'Homme est évidente à un premier niveau d'intérêt commun à l'ensemble de la profession, celui de la documentation. Bien sûr, et nul ne me contredira, la Bibliothèque du Musée de l'Homme doit bénéficier de moyens accrus, boucher rapidement les trous de ses collections et rationaliser ses procédures en vue d'une plus grande efficacité. Il n'est pas évident que les méthodes copiées sur celles de la « Bibliothèque du Congrès », à Washington, fortement teintées de perfectionnisme, correspondent à la situation.

La Photothèque du Musée est abandonnée par un trop grand nombre de chercheurs. Et cependant elle est menacée d'étouffement, l'espace qui lui est affecté n'ayant aucune chance de s'agrandir. L'expérience portant sur la micro-reproduction permettra peut-être, d'ici quelque temps, d'envisager une solution technique. Il faudra certainement séparer les activités et avoir une gestion différenciée portant d'une part sur une Photothèque scientifique — instrument de recherche —, organisée pour, et avec les chercheurs français et étrangers, et d'autre part, sur une Agence photographique s'occupant de la faible part de nos séries qui peuvent bénéficier d'une exploitation commerciale. Cette mutation est d'autant plus nécessaire qu'il est évident que la documentation iconographique négligée jusqu'à maintenant doit prendre de plus en plus d'importance. On ne voyait que le problème de l'illustration. On va passer au stade de l'analyse systématique du document, de nos propres documents dont il faut bien avouer que nous ne faisons pas grand chose jusqu'à maintenant.

Les collections

Les collections ethnographiques, recueillies au hasard des impulsions des uns et des autres, présentent de graves lacunes que nous ne pourrions combler que grâce à l'accord des nations intéressées. Nous avons déjà procédé ainsi ces dernières années, à l'occasion de telle ou telle exposition. Les mêmes appuis nous seront nécessaires pour recueillir la documentation, ou les séries documentées qui nous manquent, par le moyen de travaux sur le terrain exécutés par des chercheurs extérieurs ou par le personnel de la maison. Ceci implique une collaboration constante avec les formations scientifiques extérieures, nationales ou étrangères, qui partagent avec nous les mêmes vues sur l'intérêt de cette collecte et surtout l'intérêt de l'enquête sur la vie matérielle. Cette collaboration existe, elle nous est si précieuse que nous devons tout faire pour la développer et pour cela l'asseoir sur des bases strictement égalitaires, et obtenir que les chercheurs qui nous aident n'en soient pas défavorisés dans leur carrière.

De même nos séries scientifiques doivent-elles être ouvertes, sans discrimination, à tous les chercheurs, en tenant compte bien sûr des impératifs de sécurité qui doivent s'appliquer à chacun de la même façon. Plus il y en aura pour s'intéresser, de façon sérieuse, à nos collections, plus nous serons heureux. Ainsi l'accueil temporaire de chercheurs est-il, depuis le départ, dans notre vocation, si nous n'avons plus, depuis de longues années, les moyens d'un accueil permanent.

Encore convient-il de se rendre compte des raisons, aujourd'hui périmées, qui ont fondé le rassemblement de pièces ethnographiques. A l'exception de la civilisation matérielle occidentale, en perpétuel progrès, on croyait avoir devant soi des sociétés statiques, des cultures figées vouées à la destruction. L'ethnographie était une discipline de sauvetage. Aujourd'hui l'ensemble des témoignages matériels est loin de ce qu'ils auraient dû être dès le départ : les témoins

datés et localisés d'un moment de l'évolution de la société qui les a conçus. Par défaut d'information précise, ils ne permettent trop souvent de classer ces sociétés qu'à un niveau d'approximation commode et sans grande portée scientifique : nomades, agriculteurs, chasseurs, pêcheurs. Le vrai problème posé par chacun d'eux est celui de la détermination de son contexte d'utilisation et de sa place dans la spécificité et la globalité de la culture. Pour remédier à cet état de choses et situer quelques objets, il peut falloir des années de travail.

Sur le plan concret, il n'est pas indifférent de pouvoir déterminer, à la vue de l'objet, sa région d'origine. Mais n'importe quel marchand spécialisé ayant un peu de bouteille est capable d'en faire autant. Ce n'est pas là une vocation muséographique suffisante. Elle repose sur la même illusion qui faisait croire à la possibilité de classer les hommes en races et en ethnies. Quoiqu'on ait pu le croire, reconnaître l'origine « ethnique » de tel individu est à la portée de n'importe quel européen expatrié doué de curiosité d'esprit. Les cartes de répartition sont des instruments pédagogiques utiles, et non des instruments de connaissance scientifique. Par contre acquérir les données, multiples, obtenues et élaborées sur une longue période, faisant intervenir la collaboration de tous les individus d'une population, permet de proposer une analyse des structures sociales et symboliques insérées dans l'économie et la connaissance du milieu naturel, et ainsi d'assurer l'étude de chacun des éléments de la culture matérielle dans tous les aspects dont la culture reconnaît la pertinence, soit de façon affirmée, soit de façon implicite. C'est dire que la muséographie ne se pratique pas en vase clos et que nos chercheurs ne sauraient, sans danger, se contenter d'être des muséographes.

Les publications

Le problème des publications doit-il être traité de façon aussi ouverte ? Les publications de l'Institut d'Ethnologie continueront à accueillir les manuscrits de chercheurs extérieurs, en fonction des propositions d'un Comité de Lecture fait en majorité de personnalités extérieures et délibérant hors de la présence des Directeurs de l'Institut. Les séries publiées sur microfiches ont été ouvertes, depuis le début, aux manuscrits venant de toutes parts et c'est ainsi qu'a pu prospérer une entreprise ayant soulevé bien des doutes au départ, et qui est devenue, sur le plan sciences humaines, la principale série française sur microfiches, groupant documents originaux, manuscrits, travaux inédits et rééditions d'ouvrages épuisés.

J'insisterai plus particulièrement sur ce que l'on peut espérer de la nouvelle série de publications de collections muséographiques sur microfiches. Destinée, comme toute microfiche, à chaque fois au petit nombre de chercheurs internationaux intéressés par le sujet, elle permet l'organisation d'une coopération internationale de type automatique. Le gaspillage de temps et d'argent que représente, pour chacun, la nécessité d'aller, difficilement, au cours d'une vie, de Musée en Musée, pour connaître les collections d'autrui, est aussi extraordinaire que choquant. On peut envisager maintenant, par le biais de la publication sur microfiches, la mise immédiate sur le marché scientifique de toute série de pièces étudiées sérieusement, assortie de la totalité de son iconographie, résultat qui est impossible en édition imprimée. Nous sommes les premiers à entrer dans cette voie et il y a tout lieu de croire que nous serons suivis. Ainsi n'y aura-t-il plus de documentation précieuse, et poussiéreuse, dormant dans un coin en exemplaire unique.

La Revue *Objets et Mondes* dont nous devons l'existence, et la survie, à la prescience et à l'effort persistant de Monsieur le Professeur honoraire Jacques Millot, doit, elle aussi, être l'instrument qui permettra de toucher un plus large public que les journaux scientifiques établis par Paul Rivet au Musée de l'Homme (*Journal de la Société des Américanistes*, *des Africanistes*, *des Océanistes*) ou en cours de lancement (*Série Sciences Humaines du Bulletin du Muséum*). Il est temps que l'école française d'ethnologie échappe au repliement sur soi, et traduise en termes clairs, compréhensibles, la connaissance dont elle ne saurait se constituer un privilège sans se condamner. Notre vocation, née de notre existence en tant que Musée, est à deux niveaux, celui du sérieux scientifique et celui de la simplicité d'expression. Le message porté par l'expression publique d'un Musée est figé s'il ne s'a-breuve aux sources de la recherche la plus récente. Mais c'est aussi à nous de rendre vivantes nos collections, notre documentation et les résultats de notre recherche, afin de chercher à répondre, en particulier, au réflexe de rejet éprouvé par tous les étudiants du Tiers-Monde devant la manière dont de fragiles préoccupations théoriques peuvent — pas chez les meilleurs — arriver à déformer une réalité sociale et culturelle dont les principaux intéressés sont portés aujourd'hui à revendiquer la possession exclusive. Les revues de Musée les plus utiles ont toujours été d'ailleurs les plus vivantes et les plus lisibles. Et là aussi nous devons faire appel à l'ensemble des auteurs possibles, dans le cadre de notre sujet permanent : comment rendre proche la vie de l'autre, dans la souffrance et les joies de sa vie quotidienne, dans l'épanouissement de sa pensée et l'aboutissement de ses capacités d'innovation technique ?

Vers le public

S'il fallait résumer ces dernières pages, et leurs propositions, nous dirions qu'au plan de l'ethnologie tout au moins, le Musée de l'Homme, dans son activité publique et de recherche, ne saurait fonctionner que comme un service, au profit de l'ensemble des chercheurs de la discipline, comme il l'a toujours fait, mais il aurait besoin pour cela de moyens renouvelés, aussi et surtout au service des peuples du monde. Le dernier point bénéficierait de tous les instruments décrits précédemment; quelques moyens supplémentaires nous permettraient d'être systématiques, et de constituer les services documentaires au bénéfice de toutes les nations dont nous détenons les témoignages de leur culture. Du moins, à chaque fois que les résultats accumulés, la richesse de nos collections et les recherches en cours le permettraient honnêtement. Ce n'est pas en effet des documents épars qu'il faut offrir aux institutions étrangères représentant les pays où nous avons travaillé, mais des instruments de travail organisés sous une forme permettant aisément la duplication et la mise à jour. C'est une des fonctions possibles, et non des moindres à mon sens, de l'édition sur microfiches. Nous aimerions aussi développer l'édition de dossiers pédagogiques illustrés de diapositives, à l'intention des systèmes scolaires nationaux, et pas à la seule intention de nos écoles.

De même doit-on réfléchir au contenu de toutes nos activités publiques. Il est peut-être temps de poser le problème de fond : qui doit rédiger le message ? Jusqu'à présent l'ethnologue spécialiste de l'exotique ou du sauvage en décidait seul. C'est bien fini. Les rues de Paris fourmillent de nos anciens « informateurs », qui ont été pris du même prurit de voyages que nos fils et nos filles dans l'autre sens. Il n'y a plus de sauvage, comme il n'y en a d'ailleurs jamais eu.

L'autre jour un maire mélanésien de Nouvelle-Calédonie, homme politique de caractère et vieux camarade de lutte, venait voir nos réserves. Devant un battoir à tapa de chez lui, il s'exclama : « Voilà un plantoir à taro ! ». Ni Maurice Leenhardt ni moi-même n'avions appris ce double usage, parce que nous n'avions jamais posé la bonne question. Et c'était pourtant, sur le plan matériel et symbolique, une information de première importance.

Cette anecdote est donnée pour montrer la pauvreté relative de notre connaissance et la nécessité de tenter de dépasser l'orgueil du spécialiste pour associer étroitement à nos démarches scientifiques, et à l'expression publique à laquelle elles doivent aboutir, ceux qui en fournissent le support humain. L'Afrique que nous présentons doit être telle que les Africains la voient, et telle qu'ils voudraient l'exprimer. En échange de la connaissance reçue propre à une culture, nous pouvons faire l'effort de fournir le support à l'expression originale de cette dernière. Ce sera difficile, éprouvant, tout en nuances, mais enrichissant quand cela ne serait que par les réponses qui viendront aux questions que nous n'aurions jamais posées dans d'autres circonstances. Cela permettra aussi de pouvoir échapper, au moins en un lieu, le Musée de l'Homme, et peut être en d'autres, de façon systématique et coordonnée, à l'abus permanent que représentent les discours des explorateurs. On pouvait sourire autrefois des inventions des uns et des autres, et ne pas savoir comment les empêcher de se proclamer ethnologues au départ de Marseille ou d'Orly, ni de laisser entendre qu'ils représentaient officiellement le Musée de l'Homme. Mais aujourd'hui nous sommes obligés, non seulement de refuser publiquement l'amalgame, avec toute la force qui sera nécessaire, mais de trouver les moyens de faire comprendre, dans le détail, au public, ce qu'est l'abus de confiance permanent de ceux qui prétendent avoir découvert ce qui est à la portée de tout le monde — on atteint les sources de l'Amazone en prenant un chemin de fer à crémaillère —, qui transforment la réalité — ils

décrivent une brousse sauvage et hostile là où il y a des routes automobiles et des cars à horaires réguliers —, qui décrivent des mœurs horribles et spectaculaires, là où la vie quotidienne des gens est faite de problèmes semblables aux nôtres — en ayant toujours recours à la vieille image du cannibale qui mange de la viande crue —, qui laissent le spectacle véritable de côté — cela demanderait du travail pour l'appréhender —, pour en imaginer un à la mesure de leur mépris du public et des peuples qu'ils ont malheureusement visités.

Une forme évidente de l'expression nécessaire, le problème des publications ayant été abordé, consiste dans les expositions et les galeries publiques. Le recours systématique à des équipes de jeunes, ce qu'avaient déjà fait à l'époque le Dr Rivet et Georges Henri Rivière, doit pouvoir amener à rénover une muséographie devenue figée et ennuyeuse. Pour les Galeries publiques, on recherche le moyen d'échapper aux vitrines répétitives, tout en assurant la protection des pièces, en jouant des volumes et de l'espace et en introduisant des moyens audio-visuels, en rétroprojection, à l'échelle des objets présentés. Il semble possible d'échapper aux contraintes classiques en assurant le dépoussiérage permanent de tout le volume d'une galerie. En 1976, la première expérience en vraie grandeur va se dérouler grâce aux crédits obtenus du Muséum pour la rénovation complète d'un tiers de la Galerie d'Amérique, ce qui permettra de présenter au public les collections d'Amérique du Nord, riches, anciennes et jamais montrées.

Pour les expositions temporaires, mieux rodées, on arrive à concevoir un système couvrant à la fois Paris et la province, certaines villes bénéficiant d'expositions montées spécialement pour elles, en plus de la possibilité de faire tourner modérément des expositions réalisées à Paris. Ce qui implique des négociations et des expériences tous azimuts et l'obtention d'un appui permanent de la part de Musées, de Maisons de la Culture et de Municipalités. En 1975 et 1976, nous avons déjà fourni entièrement, ou participé de façon majeure, à des expositions à Saint-Rambert, à Lyon, à Marseille et à Lille. L'orientation est donnée par le choix de ne pas accepter de petits paquets. A l'étranger nos initiatives sont moins originales pour le moment (Canada, U.S.A.). Mais tout ce secteur est à développer. De même des expériences sont tentées avec des enfants, en association avec le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.

Cela dit, reste le problème des visites, en particulier pour les scolaires du fait de l'introduction des 10 % pédagogiques. La visite commentée, pour l'instant aussi bien organisée que possible, apparaît devoir être précédée par la diffusion de fiches et de dossiers, tant à l'intention des maîtres que des élèves. Les moyens de les réaliser, et surtout de les éditer doivent être trouvés. Des expériences ont débuté, à petite échelle, étant donné l'ampleur du problème — il conviendra d'imprimer à des dizaines de milliers d'exemplaires — et la faiblesse de nos moyens actuels. La difficulté d'écouler un catalogue d'exposition bien documenté et bien présenté, vendu au prix de revient, en période de crise économique, montre bien qu'il ne s'agit pas d'un problème simple et qu'il n'est pas aisé de préjuger de la réaction du public.

De ce besoin, évident, d'animation et de diffusion, est né un programme de co-production de films pédagogiques, en collaboration avec le Centre National de la Recherche Scientifique (S.E.R.D.D.A.V.) et le Laboratoire d'Ethnologie du Muséum. Le premier film en cours de réalisation est un film d'animation réalisé au banc-titre et reposant sur l'iconographie aztèque ancienne. D'autres sont en projet, auxquels on espère associer, au niveau de la réalisation, des spécialistes africains, asiatiques ou d'ailleurs. Ces films seront conçus à l'usage de la salle de cinéma du Musée de l'Homme, et sous une forme à déterminer, pour le public scolaire et l'exploitation télévisée. Il ne s'agit en rien de doubler l'excellent travail du Comité du Film Ethnographique, mais de profiter de son expérience et de ses documents.

C'est d'ailleurs grâce à la longue expérience du Comité du Film Ethnographique, et l'existence de la Société des Amis du Musée de l'Homme, qu'a pu être mise sur pied la formule actuelle d'animation des soirées du Musée de l'Homme, par une double série de conférences avec illustration visuelle ou avec films. La formule marche bien, en parallèle avec d'autres séances de l'après-midi pour les enfants. On aurait aussi bien tort d'affirmer que nous ne faisons rien au niveau de l'animation, et que le public ne réagit pas favorablement aux initiatives, qui en ce cas, sont issues directement de la volonté de la communauté scientifique du Musée de l'Homme.

Chaque fois que nous sortons de notre réserve, et que nous nous exprimons clairement, le résultat est encourageant. Il n'y a pas de raisons qu'on ne puisse, en dix ans, à la fois renouveler notre discours, le faire accepter ici et ailleurs, et obtenir de ce fait les moyens d'aboutir à mettre plus d'intensité dans notre vie quotidienne, qu'elle soit scientifique ou publique, et fournir à notre discipline, non pas un centre dont elle ne voudrait pas, mais un des points forts qui lui sont nécessaires.

Objets et Mondes

1976



B 22912

TOME 16
FASCICULE 1

PRINTEMPS 1976
LA REVUE DU MUSÉE DE L'HOMME